

ceux qu'intéressent l'histoire et l'archéologie des Coriosolites, et, plus largement, celles de l'Armorique romaine. On ne peut que souhaiter qu'il inaugure une série d'études sur les sanctuaires antiques de la péninsule (nous avons ainsi récemment souligné que le grand bâtiment de Trouguer, en Cléden-Cap-Sizun [Finistère] est très vraisemblablement un édifice de même plan général et de même nature que celui du Haut-Bécherel).

Patrick GALLIOU

Magali COUMERT et Hélène TÉTREL (dir.), *Histoires des Breagnes. 1. Les mythes fondateurs*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2010, 268 p.

Il s'agit là du premier volume des actes du séminaire de recherche tenu sous le même titre à l'Université de Bretagne occidentale, qui renferme quelque quinze contributions réparties dans trois ensembles respectivement intitulés « Légendes d'origine, légendes de peuplement » (p. 13-95), « Genèse et développement des mythes arthuriens » (p. 97-193) et « La Bretagne "Brocéliandisée" » (p. 195-265). Ces contributions, qui ont d'abord fait l'objet de communications orales dans le cadre des trois premières journées d'étude du séminaire tenues entre septembre 2007 et janvier 2009, reflètent la diversité des préoccupations de leurs auteurs ; mais leur objet commun, à savoir la formation, la représentation et la réception, ainsi que la transmission de la matière historico-littéraire bretonne au sens large, assure l'unité de l'ouvrage ou du moins permet de s'orienter au sein des différentes approches retenues. L'économie de l'ouvrage est fort adroitement résumée dans une courte introduction (p. 7-11), qui en montre toute la richesse.

A. Gautier, dans « Les jérémiades de Gildas » (p. 99-117) revisite « la question d'un "Âge d'Arthur" » et – au travers d'une critique serrée des positions, jugées stimulantes, de l'historien britannique N.J. Higham qui, pour sa part, exclut cette possibilité – examine à nouveaux frais l'hypothèse, traditionnellement associée au nom d'Arthur, « d'un « répit », accordé aux populations britto-romaines dans leur lutte contre les Saxons » au cours de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Si cette hypothèse lui paraît toujours valide, A. Gautier élude prudemment ce qui se rapporte au personnage d'Arthur. De notre côté, il nous semble que le « télescope » entre les événements rapportés par Gildas et l'« invention » d'Arthur ne peut dissimuler que, pour qu'un tel « télescope » intervienne, il faut que le texte le plus ancien, en l'occurrence le *De excidio Britanniae* (*DEB*) ait fait l'objet d'une surinterprétation par les écrivains postérieurs. Nous ne voyons donc pas comment, d'un point de vue méthodologique, on pourrait faire autrement aujourd'hui que de soustraire à la problématique arthurienne les extrapolations souvent fantaisistes qui sont faites à partir du *DEB*, puisque cet ouvrage, dont la richesse dépasse de loin sa très médiocre dimension « historique », comme l'a bien montré le regretté F. Kerlouégan dans sa thèse, n'a pas été écrit dans cette perspective.

Si, concernant Arthur, nous avons donc plus vraisemblablement affaire à un personnage d'abord légendaire, ultérieurement « historicisé », dont, à la suite de Geoffroy de Monmouth, se sont emparés, pour lui donner une dimension fictionnelle, les auteurs qui ont mis en œuvre la matière de Bretagne, est-il possible de retrouver des traces de ce processus complexe, soit dans les matériaux légendaires locaux que Geoffroy avait à sa disposition, soit dans les mythes fondateurs du monde arthurien, dont la genèse et la circulation dépassent largement le cadre géographique de la Bretagne, même plurielle ? C'est à l'occasion de cette démarche véritablement « archéomythologique » que K. Jenkulak s'intéresse à « La matière de Bretagne que Geoffroy de Monmouth n'a pas utilisée » (p. 59-81), tandis que F. Gingras examine « les conceptions problématiques de Merlin et d'Arthur » (p. 119-134) et montre à cette occasion que le traitement littéraire de ces deux épisodes, tel qu'il apparaît en particulier chez Robert de Boron, tend « à brouiller la frontière entre l'histoire et le mythe ». L'épisode des « dragons antagonistes » retient l'attention de C. Ferlampin-Acher, qui souligne le probable arrière-plan idéologique de sa reprise dans le roman tardif de *Perceforest* (p. 135-152) et celle de C. Girbea, qui le rapproche de la légende roumaine de « Maître Manole » (p. 153-166). Cette circulation à l'échelle européenne de thèmes arthuriens est également illustrée par la version norroise de l'épisode du double combat d'Arthur contre les géants, dont fait état H. Tétrel (p. 167-181). H. Le Bihan évoque la figure littéraire de Merlin telle qu'elle apparaît dans la littérature bretonne continentale, depuis les textes de la fin du Moyen Âge jusqu'aux contes issus de la collecte réalisée au XIX<sup>e</sup> siècle et dont il dresse l'inventaire (p. 183-193).

Comme l'a montré J. Rio dans sa thèse sur les *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Arthur fut pendant longtemps presque étranger chez les clercs du duché, qui lui préféreraient le personnage de Conan Mériadec, créé par Geoffroy de Monmouth ; mais le processus de « brocéliandisation » de la Bretagne, engagé, à l'instar de celui de « celtisation » des origines bretonnes, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui se développe massivement au XIX<sup>e</sup> siècle et qui connaît des prolongements jusqu'à nos jours, aboutit à une acclimatation locale durable des mythes arthuriens. Bien évidemment, le rôle important joué à cette occasion par les éditions successives du *Barzaz Breiz* et les partis-pris idéologiques de son auteur ne pouvait manquer d'être rappelés et soulignés, comme s'y emploie N. Blanchard en évoquant « Les Breagnes de La Villemarqué » (p. 197-209). Cette Brocéliande de pacotille n'était pas du goût de certains Bretons, tel Charles Le Goffic qui, dans son roman éponyme auquel s'intéressent J.-A. Le Gall (p. 231-238) et J.-P. Dupouy (p. 239-246), dénonçait comme une imposture l'identification de la forêt mythique avec celle de Paimpont. C'est une affaire similaire, même si elle est moins emblématique, dont E. Dehoux s'applique à démonter les rouages (p. 211-229) : à Perros-Guirec, l'on a cru longtemps reconnaître sur le portail de l'église qu'il convient de dater du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, une représentation du combat d'Arthur contre le dragon de la Lieue de Grève,

suivant le récit qui en est fait par l'hagiographe de saint Efflam ; mais E. Dehoux établit de façon très convaincante qu'il n'en est rien et préfère attirer notre attention sur une autre partie du portail, où elle suggère de voir une figuration de saint Samson : même si elle doit être relativisée – Tugdual, évêque de Tréguier, autre saint saurochton et « colombophile » présente également un bon profil car, si l'église de Perros-Guirec dépendait peut-être de Dol dès cette époque, elle ne s'en trouvait pas moins enclavée en plein Trégor – cette hypothèse vient renouveler une intéressante problématique hagiographique.

C'est indubitablement Samson, ou plus exactement la *vita* ancienne de ce saint, composée sans doute dans le second tiers du VIII<sup>e</sup> siècle, qui est au cœur de la démonstration de M. Coumert sur « Le peuplement de l'Armorique : Cornouaille et Domnonée de part et d'autre de la Manche aux premiers siècles du Moyen Âge » (p. 15-42). Cette démonstration tend à prouver que la partition de l'Armorique bretonne en deux entités primitives, dénommées Cornouaille et Domnonée, à l'instar des royaumes insulaires homonymes dont elles constitueraient le prolongement continental, est en fait une représentation savante et tardive, sortie du *scriptorium* de Landévennec à l'époque carolingienne dans un contexte idéologique particulier, qui ne correspond en rien à la situation du VI<sup>e</sup> siècle. Le nom Domnonée n'a d'ailleurs pas laissé de postérité moderne sur le continent et M. Coumert, à la suite d'une analyse discursive du texte de la *vita*, suppose que l'hagiographe de Samson désignait en fait la Domnonée insulaire. Souvent convaincante, l'argumentation ne prend peut-être pas assez en compte la description du territoire armoricain occupé par les Bretons telle qu'elle figure chez Grégoire de Tours : à défaut de les nommer, le métropolitain fait bien état de deux entités, dont l'une fera par la suite l'objet d'une scission territoriale au profit du fameux Waroch. De plus, le terme Domnonée, en dehors du dossier samsonien et de la production hagiographique de Landévennec, a connu un relativement bref mais néanmoins fulgurant succès, dont témoigne notamment son utilisation par l'hagiographe de saint Hervé (= Hoarvé) dans un passage où plusieurs auteurs ont vu les vestiges, ou du moins entendu les échos, d'une biographie ancienne d'un hypothétique (saint) Hoarvian.

Le débat sur les origines bretonnes s'est également invité chez les Scots : outre que le nom *Scoti* a souvent servi au Moyen Âge à désigner les Bretons, comme le rappelle B. Merdrignac à l'occasion de sa contribution sur « Les origines antiques dans les *Vitae* de saints bretons du haut Moyen Âge » (p. 43-58), cet auteur souligne que, entre autres sources, la légende de Scota – dont une version figure au XII<sup>e</sup> siècle dans le *Livre des conquêtes de l'Irlande*, auquel P.-Y. Lambert consacre une étude particulière (p. 83-95), qui retrace les circonstances et les principales étapes de son élaboration complexe – avait fini par se combiner avec celle de Brutus, pour donner naissance, vers l'An Mil, à une vulgate attestée sous la plume d'Isembard de Fleury, ce qui confirme à l'évidence la circulation des traditions entre les clercs insulaires et continentaux.

Enfin, un éclairage particulier est apporté par J.-C. Cassard sur le traitement dont a fait l'objet le haut Moyen Âge breton dans la bande dessinée, depuis les albums très conventionnels des années 1950 jusqu'aux planches militantes post-soixante-huitardes (p. 247-265).

André-Yves BOURGÈS

Stéphane MORIN, *Trégor, Goëlo, Penthièvre. Le pouvoir des comtes de Bretagne du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'Emulation des Côtes d'Armor, coll. Histoire, 2010, 406 p.

Il a fallu bien du courage à Stéphane Morin pour mener à bien la thèse d'histoire du droit de l'université Rennes 1 dont est issu le présent ouvrage. Longtemps sous l'influence des analyses du grand historien régionaliste du XIX<sup>e</sup> siècle Arthur de La Borderie (dont Marcel Planiol dénonçait déjà le « patriotisme puéril »), la géographie féodale bretonne représentait anachroniquement des circonscriptions territoriales immuables du début du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'aux Temps modernes. En outre, l'étude des institutions seigneuriales sur le littoral nord de la péninsule a souffert de la parcimonie des sources diplomatiques (une centaine d'actes pour la Bretagne septentrionale ; le double, avec la documentation extérieure) qui « a de quoi désespérer les chercheurs les plus téméraires ». Paradoxalement, le comté de Richmond, en Grande Bretagne, où s'est implantée la branche cadette de la famille comtale après la conquête de l'Angleterre, est mieux connu que ceux de Guingamp et de Lamballe. C'est pourquoi, la superbe enluminure du *Registre de Richmond* qui illustre la couverture du livre figure la donation de ce comté d'outre Manche à Alain le Roux par Guillaume le Conquérant. Passionné par la quête du « Vrai » (avec une majuscule, p. 9), afin de pallier les lacunes – tant spatiales que chronologiques – de la documentation, S. Morin s'est attaché, à confronter ces sources lacunaires avec les textes narratifs contemporains (Guillaume de Poitiers, Guillaume de Jumièges, Orderic Vital, Robert de Torigni), les chroniques ou la production hagiographique, mais aussi avec les « rares données de l'archéologie ». La ténacité et la minutie dont l'auteur fait montre dans cette entreprise constituent un bel hommage au professeur Hubert Guillotel dont S. Morin évoque délicatement la mémoire. Celui-ci, pour qui l'acribie était une sorte de marque de fabrique, est décédé précocement avant l'aboutissement de cette thèse. Il avait proposé en effet à son disciple de reprendre à nouveaux frais le « dossier des Eudonides », descendants d'Eudes, le frère cadet du duc de Bretagne Alain III († 1040).

Ces « effets de source » justifient l'adoption par l'auteur d'un mode d'exposition qui part de la synthèse pour se poursuivre par des analyses. La première partie intitulée « Le pouvoir politique d'un haut lignage de l'Occident chrétien » est sans doute la plus novatrice. À l'encontre de l'idée généralement reçue selon laquelle